

Le chott
Parker Johnson

En avalant, Michel Dussault ressent une rugosité sévère au fond de la gorge. Hier, il a fini son eau-de-vie et ses biscuits de ration ; maintenant, le gosier sec entraîne Michel à se mettre en route. Le chemin à travers le sable n'est ni plat ni droit, et il ne suit aucune route goudronnée. Une carte ne va pas le secourir maintenant de toute façon. Alors il va tout droit dans le sens opposé à celui de l'atterrissage en catastrophe, vers un phare de secours qu'il a observé de l'air quatre jours plus tôt. Les lettres, bien sûr, devraient attendre.

D'après Desrosiers et Martin, et plusieurs autres pilotes aéropostaux qui sillonnent les airs entre Marseille et Dakar, les aerg ressemblent à une grande mer : chaque dune est une vague, transformée en houle par les vents de simoun. Lui, il ne voit point cette observation. Il trouve que, de la fenêtre d'un avion, le sable ressemble à une couverture qui se plisse et se gonfle à différents points, enveloppant la terre en dessous. Néanmoins, ces deux comparaisons atteignent une vérité : le désert est un endroit dont l'apparence inspire, de loin, l'admiration, voire promet l'innocuité, mais dont la vraie nature s'avère bien contraire. Un océan sans eau, une couette qui ne permet pas le sommeil. Penser autrement, faire confiance, croire à cette apparence du lointain, c'est crever.

Mais Michel jure qu'il a repéré une oasis pendant le vol, une source rare mais certaine de la vie parmi les buttes de sable. Les eaux brillaient d'un bleu turquoise, clair et frais, entouré de melons sauvages, de tamaris, de dattiers chargés de fruits. L'image de ce havre s'est incrustée dans la mémoire de Michel, et elle commence à le ronger.

Les nuages, jusqu'à aujourd'hui éparpillés, continuent à s'assombrir en haut, à la couleur d'ardoise, comme une grande dalle. Michel monte une barkhane, une dune abrupte et croissante, mais ses pieds s'enfoncent dans le sable. En chancelant, il tombe sur ses mains juste avant la crête de la barkhane. Michel marche une courte distance à quatre pattes, et jette un coup d'œil par-dessus le sommet. Pas de palmiers en vue. À leurs places se tiennent de petites broussailles, coriaces et épineuses. Et l'oasis qu'il cherchait est... disparue. Au lieu d'eau douce, une croûte de sel brut masque la terre. Les flaques qui ne se sont pas encore évaporées réfléchissent, comme le métal poli, les rayons du soleil, qui percent les yeux de Michel.

Pendant les réunions d'information sur la route, Rivette en a discuté plusieurs fois en utilisant le nom arabe, *chott*, ou « rivage », dont Michel se souvient grâce à sa ressemblance à « côte » et sa signification. Chez les Bédouins qui habitent le large désert, Rivette plaisantait, ce puits de sel serait probablement l'étendue la plus proche de la mer qu'ils verraient à tout jamais. Maintenant, Michel considère que les autochtones sont minables, et que ce chott serait un lieu fichu pour prendre du repos. Ça, un rivage ?

Michel tente de descendre la pente de la barkhane à pas comptés. Pourtant, ses jambes cèdent en tremblant et il dévale vers le pied de la dune. Sa chute brise, du moins brièvement, le silence sourd des areg, le sifflement insensible du vent entre les sables.

Presque sans bruit, un vautour atterrit à plusieurs pas de Michel, entre lui et le chott. Son cou, ridé par des bajoues rosâtres, soutient une tête toute dénudée, à part des poils clairsemés au menton. Ses plumes, partout brunes, forment un collier qui se tient comme une capuche sur ses épaules. L'oiseau, ce vieillard ailé, penche sa tête et le scrute de ses yeux vides. Michel essaie de se concentrer sur le vautour, mais les monticules blancs de sel au milieu des étangs du chott miroitent, vibrent et fondent à l'eau salée. Comme il note le regard de Michel, le vautour tourne la tête vers l'arrière. Il reste immobile un moment, puis déploie ses grandes ailes et, avec un battement, s'envole.

Au bout d'un certain temps, une dizaine ou une quarantaine de minutes, la dalle des nuages amorce à rincer la terre sèche, d'abord sous forme de gouttelettes fines, puis d'une pluie continue. Michel, qui se met en boule entre le pied de la barkhane et le chott, ouvre la bouche et tire la langue, pour éteindre sa soif. Il ferme les yeux et la bouche, et essaie d'avaler en vain. À deux kilomètres au-dessus de la couverture de sable, de la mer des areg, un vautour tourne en rond.